SE VEND

A *Paris*, chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, n.° 2;

Et à *Strasbourg*, même maison de commerce.

On trouve chez les mêmes Libraires:

/o

LETTRE

SUR

L'INSCRIPTION ÉGYPTIENNE DE ROSETTE,

Adressée au C.en SILVESTRE DE SACY, Professeur de langue Arabe à l'école spéciale des langues Orientales vivantes, &c.

PAR J. D. AKERBLAD,

Ancien Secrétaire des Commandemens de S. M. le Roi de Suède; de la Société royale des sciences de Gottingue, &c.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.

AN X. = 1802 v. st.

LETTRE
AU CITOYEN
SILVESTRE DE SACY,

Au sujet de l'Inscription Égyptienne du Monument de Rosette.

CITOYEN,

LA rareté des monumens de l'écriture alphabétique des Égyptiens, connus jusqu'à ces dernières années, avoit opposé un obstacle invincible aux efforts faits par les savans pour découvrir l'alphabet de cet ancien peuple; et ils avoient presque perdu tout espoir d'y réussir, comme depuis long-temps on a renoncé à celui de découvrir la valeur des hiéroglyphes, quand l'*Inscription de Rosette* est venue ranimer leur zèle avec leurs espérances. Dès-lors on a jugé que le voile qui couvroit les anciens monumens de l'Égypte, alloit enfin être levé.

L'avantage que j'ai eu d'obtenir la communication d'une copie de cette inscription avant que

le monument ait été rendu public, cet avantage que je dois entièrement à votre amitié, Citoyen, m'impose en quelque sorte l'obligation de communiquer les résultats des recherches multipliées que j'ai faites sur ce précieux monument; et quoiqu'il y ait une différence totale entre les savantes conjectures que vous venez d'exposer dans votre Lettre au C.en Chaptal, ministre de l'intérieur, et les résultats de mon travail, dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, je n'hésite pas un instant à vous adresser ces observations, persuadé comme je le suis de votre impartialité, même dans une matière sur laquelle vous avez déjà manifesté votre opinion. D'ailleurs l'examen approfondi que vous avez fait de cette inscription, aussi-bien que la connoissance que vous avez de la langue Copte, langue qui m'a servi de flambeau dans toutes ces recherches, vous constituent déjà naturellement un de mes juges. Je vous invite à user de ce droit avec une scrupuleuse sévérité: vos objections me seront précieuses pour rectifier ce qu'il y a de hasardé dans mes assertions, comme vos suffrages seront flatteurs pour moi, si j'ai le bonheur de les obtenir.

Je n'entreprends pas de vous présenter

l'analyse de toute l'inscription Égyptienne ; il s'en faut beaucoup que mon travail là-dessus soit terminé. Je n'entrerai pas même dans le détail de tout ce que je suis parvenu à déchiffrer jusqu'à présent de cette inscription ; ces détails seroient inintelligibles pour tous ceux qui n'ont pas l'inscription sous les yeux. Je me propose seulement de vous faire passer en revue un petit nombre de mots qui nous feront connoître toutes les lettres qui composent l'alphabet Égyptien. La première planche qui accompagne cette Lettre, représente ces mots ; l'autre contient les lettres Égyptiennes disposées selon l'ordre de l'alphabet Copte. Cet alphabet Égyptien, quoiqu'il ne soit ni entièrement complet dans toutes ses parties, ni peut-être exempt de toute erreur, ne pourra manquer d'être utile à ceux qui voudront faire des recherches ultérieures sur cet objet.

Les groupes de la première planche, aussi-bien que les lettres isolées de la seconde, ont été fidèlement calqués sur la copie que j'ai sous les yeux : cette copie est la même que le C.en Marcel avoit mise à votre disposition, et que vous avez eu la bonté de me confier il y a environ deux mois. Les personnes qui ne

connoissent ce monument que par l'échantillon que vous en avez donné à la suite de votre Lettre au ministre, jugeront peut-être que les contours des lettres, comme je les représente, sont trop nets, trop terminés : la faute en est à l'artiste que vous avez employé, qui a beaucoup exagéré les inégalités des contours. On pourra vérifier ce que j'avance ici, sur les différentes copies de ce monument qui existent à Paris, mais sur-tout sur une excellente empreinte en soufre qui appartient au C.en Raffeneau de Lille, et qui sans doute servira de type, si le monument doit être gravé, comme on nous le fait espérer.

La route que je me suis frayée pour déchiffrer cette inscription, est la même que l'illustre Barthélemy a suivie pour découvrir l'alphabet Palmyrénien, la même qui vous a fait connoître l'écriture des Perses du moyen âge. Je me suis d'abord attaché à découvrir les noms propres qui devoient s'y trouver en assez grand nombre, d'après l'indication de l'inscription Grecque. Dès les premiers momens que j'ai consacrés à cette recherche, j'ai trouvé le groupe des lettres qui forment le nom de *Ptolémée :* il est en effet assez reconnoissable, étant le plus souvent suivi d'une

série de mots qui est à-peu-près la même, et que je supposois dès-lors représenter la formule Grecque ΑΙΩΝΟΒΙΟΣ ΗΓΑΠΗΜΕΝΟΣ ΥΠΟ ΤΟΥ ΦΘΑ, &c. qui accompagne presque toujours le nom de *Ptolémée.* Ce premier pas fait, je découvris le groupe qui, dans la suite, s'est trouvé être en effet le nom d'*Alexandre*, quoique alors je n'eusse d'autre raison de lui assigner cette signification que les circonstances qui vous ont déterminé à y trouver le même nom, et qui se réduisent à ce que l'on y rencontre une lettre qui ressemble au Ξ des Grecs, et à ce que ce mot revient à la dixième ligne qui répond à-peu-près à la dix-septième du texte Grec, où il est fait mention d'Alexandrie. Enfin le nom d'*Arsinoë* fut le troisième que je crus reconnoître; et depuis ce moment, il s'écoula quelque temps avant que je découvrisse les autres noms propres: plusieurs même ne m'ont été connus que lorsque j'avois déjà déterminé la valeur d'une partie des mots Égyptiens qui les avoisinoient. C'étoit encore avoir fait bien peu de chose: je connoissois, il est vrai, la signification de chaque groupe qui se rencontroit plusieurs fois; mais je n'osois pas assigner à chacune des lettres qui entrent dans leur composition, sa place dans l'alphabet. Après

des tentatives très-variées et souvent répétées, je crois enfin y être parvenu; et je vais vous présenter d'abord l'analyse alphabétique de presque tous les noms propres, pour vous proposer ensuite l'application de cette analyse à un petit nombre de mots purement Égyptiens. J'insisterai moins sur cette dernière partie, jusqu'à ce que je puisse, quand l'inscription sera publiée, exposer toute la série de mon analyse; ce qui ne seroit d'aucune utilité, tant que ce monument ne sera pas entre les mains du public.

Je demande votre indulgence, Citoyen, pour la sécheresse inévitable de cet exposé. Il s'agit d'assigner à chaque lettre sa place dans l'alphabet; ce qui oblige de revenir souvent sur ses pas, de répéter fréquemment la même chose, uniquement pour cumuler des preuves de la véritable valeur de chaque lettre. Je tâcherai de passer aussi rapidement que faire se pourra, sur ces discussions minutieuses et stériles auxquelles je suis condamné par la nature de l'objet que je me suis proposé.

Je commence par les trois noms propres auxquels nous attribuons vous et moi la même signification, quoique notre manière de distribuer les lettres diffère essentiellement. Le premier de ces

noms est celui de *Ptolémée.* Vous voyez dans ce nom un immense *aleph* qui absorbe trois des lettres que j'y trouve ; vous négligez au contraire le premier trait de ce groupe, que je crois essentiellement y appartenir. J'ai fait représenter ce groupe, avec quelques-unes de ses variétés, sous le *n.o 1.er* Au commencement j'avois cru que la petite ligne courbe qui presque toujours précède ce nom, comme on le voit au premier groupe sous ce numéro, entroit dans la formation de ce mot : ce n'est que dans la suite que j'ai trouvé que c'est un M, qui, dans le copte, est, comme vous le savez, un préfixe qu'on place devant presque tous les cas, tant au singulier qu'au pluriel ; et j'en ai la preuve au commencement de la quatrième ligne, où en effet cette lettre ne se trouve pas devant le nom de *Ptolémée.* La lettre qui ressemble presque à un 2 avec la base prolongée, et qui suit ce préfixe, est donc la première lettre de ce nom, c'est-à-dire, un P. Nous verrons dans la suite, qu'outre cette valeur, cette lettre a quelquefois celle d'un B, d'un PH, et même d'un OU ou EU ; ce qui ne paroîtra pas du tout étrange à ceux qui savent que ces lettres sont confondues à chaque instant dans la langue Copte.

La seconde lettre est composée de deux lignes qui forment un angle aigu tourné vers la gauche. Nous la supposerons un T : bientôt nous verrons que c'est en effet sa valeur. La ligne oblique qui suit, et qui forme le principal trait de votre *aleph*, est un L : je vous prie de remarquer que cette lettre a une petite barre presque à son milieu, pour la distinguer d'une autre lettre qui lui ressemble. Ce L est suivi d'une ligne perpendiculaire rompue vers son sommet : il est quelquefois uni avec la lettre précédente ; souvent il en est séparé. Nous verrons par la suite que cette lettre est un O ou un OU ; quant à présent il faut le supposer. Le M qui suit est figuré à-peu-près comme celui que je vous ai fait remarquer comme préfixe. Les autres lettres qui composent le nom de *Ptolémée* varient beaucoup pour leur forme, comme on peut le voir dans les différentes représentations que je donne de ce mot. Depuis que je me suis familiarisé avec l'alphabet Égyptien, je juge par l'analogie qu'il y a trois lettres qu'il faut distinguer dans ce ramas de petites lignes tantôt courbes tantôt droites. La première est formée de trois lignes perpendiculaires ; c'est une voyelle que nous retrouverons assez souvent : elle a ici la valeur d'AI, prononcé comme simple

voyelle ; ailleurs elle représente le ⲉⲓ, le ⲏ et le ⲓ de l'alphabet Copte. Après cette voyelle vient un trait de figure curviligne qui, dans cet endroit, a la valeur d'un O. On peut comparer cette lettre au *vau* des Hébreux, puisque, comme cet élément, elle est susceptible de plusieurs sons. Enfin, la dernière lettre est un S, qui consiste en trois et même en quatre petits traits. Les deux premiers sont quelquefois entièrement omis, surtout au commencement des mots. Comme finale, cette lettre a la forme du *sigma* Grec C, comme on le voit figuré dans quelques inscriptions ; quelquefois elle est terminée par un trait perpendiculaire à-peu-près comme un K.

En réunissant les lettres que nous venons de trouver, d'après la valeur que nous leur supposons, nous formons le nom ⲡⲧⲗⲟⲙⲉⲟⲥ ; ce qui ne s'écarte pas beaucoup de l'orthographe Grecque Πτολεμαιος ou Πτολομαιος, car ce nom s'écrit des deux manières. Les Coptes, qui ordinairement conservent aux noms qu'ils ont reçus des Grecs leur terminaison primitive, la retranchent cependant quelquefois. Ils disent, par exemple, ⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ et ⲙⲁⲕⲁⲣⲓ, ⲁⲛⲧⲱⲛⲓⲟⲥ et ⲁⲛⲧⲱⲛⲓ, ⲡⲧⲟⲗⲟⲙⲉⲟⲥ et ⲡⲧⲟⲗⲟⲙⲉ. C'est de cette dernière manière que je trouve le nom

de Ptolémée écrit dans l'Histoire du martyre de Saint Apater (manuscrit de la Bibliothèque nationale, ci-devant du Vatican, *n.° 63, fol. 69, verso*). Il est inutile d'observer que les deux premières lettres sans voyelle représentent la syllabe *Pto*, comme c'est l'usage dans le copte, sur-tout dans le dialecte de la haute Égypte, et que ⲁⲓ et ⲉ se confondent toujours : ceux qui savent un peu le copte n'y trouveront pas la moindre difficulté.

Il étoit naturel de supposer que la prononciation de ce nom célèbre étoit conservée chez les Coptes telle qu'elle étoit chez leurs ancêtres. Notre inscription justifie cette supposition. Les Arabes même, qui ont reçu ce nom des Coptes, le prononcent à-peu-près comme eux; et malgré la forme étrangère qu'il a, étant écrit en arabe, ils n'y ajoutent pas même un *élif*, comme ils ont coutume de faire dans beaucoup d'autres noms exotiques, ainsi que vous l'observez dans votre Lettre, *p. 16.* Ce que vous prenez pour un *aleph* capital dans ce mot, vous a donc engagé à admettre une orthographe du nom de *Ptolémée* peu conforme au génie de la langue Copte, qui n'évite pas du tout le concours de plusieurs consonnes au commencement d'un mot, mais au contraire paroît l'aimer, comme chaque page

des dictionnaires de cette langue le prouve. Mais je m'aperçois que je m'engage dans la controverse, avant d'avoir établi mes dogmes. Revenons à l'analyse alphabétique, quelque ennuyeuse qu'elle soit.

Le nom d'*Arsinoë,* qui accompagne quelquefois celui de Ptolémée dans notre inscription, s'y rencontre quatre fois, sans compter une cinquième au commencement de la quatrième ligne, où il n'en reste que les dernières lettres, la pierre étant endommagée dans cet endroit. Ce nom est précédé d'un M comme celui de *Ptolémée ;* c'est ici la marque du génitif. La première lettre de ce mot doit être un A : la figure qui la représente m'a long-temps tenu en suspens, parce qu'elle me paroissoit trop composée pour ce premier élément ; j'ai cependant été forcé de me rendre à l'évidence, puisque tous les noms qui en grec commencent par un A, ont dans l'égyptien cette lettre pour initiale. Vient ensuite un trait oblique à-peu-près semblable à celui que nous avons pris pour un L dans le nom précédent, excepté qu'il n'est pas muni de la petite barre à son milieu, qui caractérise cette autre lettre. Nous le supposons être un R ; et cette ressemblance entre ces deux lettres se rencontre dans une des anciennes

écritures de la Perse, le pehlvi, comme vous l'avez fait observer d'après M. Anquetil (1). Il paroît par les inscriptions Sassanides de Kirmanschah, que vous avez expliquées, que, dans la prononciation même, ces deux lettres se mettoient souvent l'une pour l'autre ; et c'est ce qu'on observe aussi parmi les habitans d'une partie de l'Égypte, qui ont si bien confondu la prononciation du R avec celle du L, qu'ils substituent très-souvent l'un pour l'autre dans leur écriture: cette substitution forme un des caractères d'un des trois dialectes du copte, celui qu'on appelle le *Baschmourique* (2). La lettre suivante doit être la même que celle qui termine le nom Πτολεμαιος; et cela se trouve en effet ainsi : elle est ici composée de trois petits traits, dont deux sont légèrement courbés ; c'est la forme qu'a ordinairement cette lettre au milieu des mots, comme nous venons de l'observer il y a un instant. Les trois petites lignes perpendiculaires que nous avons remarquées dans le nom précédent, où elles représentoient un ⲁⲓ ou ⲉ, ont ici la même valeur.

---

(1) Mémoires sur diverses antiquités de la Perse, par A. I. Silvestre de Sacy, *page 243*.

(2) Voyez *Fragmentum Evangel. S. Joannis*, du père Georgi, Préf. p. LV et suiv.

Les Grecs écrivent, à la vérité, *Arsinoë;* mais cette différence est trop légère pour qu'elle puisse nous arrêter. D'ailleurs les Coptes qui connoissent fort bien ce nom, puisqu'une de leurs villes l'a porté, l'écrivent ⲁⲣⲥⲉⲛⲱⲉ, nom qui se rencontre encore dans les dictionnaires Coptes, comme synonyme de celui de *Feyyoum.* (Voyez *Manuscr. Copte de la B. N. n.° 44, fol. 77.*)

La forme de la lettre que j'ai reconnue pour un N, varie un peu dans les deux exemples que j'ai fait représenter sous le *n.° 2* de la première planche. Au reste, ce n'est que dans le milieu des mots qu'elle est figurée de cette manière : quand elle est initiale, elle a une forme assez différente, comme nous le verrons après. L'O est le même que dans le nom de *Ptolémée.* Quant aux deux derniers traits qui terminent ce nom, ils paroissent former un S, comme nous avons vu cette lettre figurée dans le nom de *Ptolémée ;* mais j'avoue que je n'aimerois pas à admettre que les Égyptiens aient prononcé ce mot *Arsenos,* attendu sur-tout que ce nom se retrouve, comme nous venons de le voir, chez les Coptes, qui probablement n'en ont pas changé l'orthographe. Je préfère donc voir dans le demi-cercle, suivi d'une ligne perpendiculaire, un E; et telle est

en effet la valeur de cette figure dans plusieurs autres endroits de l'inscription de Rosette. En admettant ce que je viens de dire, nous avons la forme *Arsenoë* exactement comme ce mot s'écrit en copte.

Dans votre *Pl. II*, sous le *n.° 6*, ce nom se trouve représenté ; mais on a retranché le premier trait de la première lettre. Malgré cette petite mutilation, je vous avoue que je ne trouve pas beaucoup de ressemblance entre la figure que vous croyez être un *aleph capital* dans ce mot, et celle à laquelle vous attribuez la même valeur dans le nom d'*Alexandre*.

Ce dernier nom, Citoyen, va nous occuper pour un moment. Je n'y reconnois pas du tout les quatre lettres capitales que vous y voyez ; et certes j'aurois été fort étonné de rencontrer cette invention des temps assez modernes, dans un monument de cette antiquité. Vous avez vous-même été frappé de cette singularité, et elle a fait le sujet d'une de vos observations. Le nom d'*Alexandre*, qui est au genitif, est précédé par le ꟹ que nous avons déjà trouvé deux fois comme préfixe. La lettre suivante est un A, la même qui commence le nom d'*Arsinoë*; la seconde est un L, qui nous est également connu par le

nom de *Ptolémée :* la troisième, placée au-dessus d'une autre lettre, est un K ; nous la retrouverons dans le nom de *Bérénice*. Celle au-dessous est un ϣ ; et c'est par ces deux lettres que l'interprète Égyptien a exprimé le Ξ des Grecs, qui manquoit dans son propre alphabet. Les Coptes, qui ont adopté cette lettre pour les mots Grecs où elle se rencontre, l'emploient quelquefois, mais rarement, pour rendre les deux lettres κc dans les mots de leur propre langue. Je trouve, par exemple, ελξ au lieu de ελκc, *un angle*, dans un des manuscrits Coptes de la Bibliothèque nationale, et les dictionnaires en offrent d'autres exemples. J'avoue cependant que je n'ai jamais trouvé le Ξ Grec exprimé en copte par κϣ, comme on jugeroit, par cet exemple, que le faisoient quelquefois les Égyptiens. Je dis quelquefois; car communément ils substituent à cette lettre Grecque, tout comme les Coptes, un K et un C, ainsi que nous le verrons plus bas.

La cinquième lettre du nom d'*Alexandre* est la même que la première ; aussi, après les deux lettres dont nous venons de parler, en trouvons-nous une qui est exactement semblable à celle qui commence ce nom en égyptien. Cette lettre est placée au-dessus d'une autre qui doit

être un N, quoiqu'elle soit trop mal rendue dans la copie que j'ai sous les yeux, pour que l'on puisse distinguer les traits qui la composent. Nous venons de voir deux fois de suite dans ce nom deux lettres placées l'une au-dessus de l'autre. Les trois lettres suivantes forment un seul groupe. Celle qui est au-dessus des autres est un T, exactement de la même forme que la seconde lettre du nom *Ptolémée.* Ce T remplace ici le Δ Grec : comme les Coptes n'ont point de Δ dans les mots de leur langue, ils n'emploient cette lettre que dans des mots tirés du grec ; et dans ceux-ci même ils substituent souvent un T au Δ. On trouve, par exemple, ϯⲁⲃⲟⲗⲟⲥ au lieu de ⲇⲓⲁⲃⲟⲗⲟⲥ, ϯⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ au lieu de ⲇⲓⲟⲥⲡⲟⲗⲓⲥ. Les deux lettres au-dessous du T sont assez difficiles à reconnoître : l'une doit être un R qui est couché horizontalement ; la figure qui représente un O, se rencontre quelquefois dans notre inscription ; et la dernière lettre, que nous connoissons déjà pour un S, ne laisse aucun doute sur la valeur des deux lettres précédentes.

Nous avons donc ΑΛΕΧΑΝΔΡΟΣ, lettre pour lettre, exprimé en caractères Égyptiens. Mais pourquoi quelques-uns de ces caractères sont-ils placés l'un au-dessus de l'autre ? Je l'ignore, si ce n'est

n'est qu'on ait voulu ménager un peu l'espace que ce nom dans toute sa longueur auroit occupé. Peut-être aussi entroit-il dans cet arrangement des lettres, quelque prétention calligraphique que nous ne pouvons pas apprécier. C'est ainsi que, dans beaucoup de manuscrits Arabes, une des épithètes de Dieu, celle de تعالى *le Très-Haut*, s'écrit souvent de façon que les deux dernières lettres sont placées au-dessus des trois premières; et dans l'écriture lapidaire des Arabes, des Persans et des Turcs, les lettres d'un même mot sont à chaque instant placées les unes au-dessus des autres, ce qui rend souvent la lecture de leurs inscriptions extrêmement difficile. D'ailleurs nous trouvons les lettres ainsi disposées dans quelques autres endroits de notre inscription, et nous en produirons bientôt un autre exemple.

Vous me permettrez d'observer, à cette occasion, que la forme du nom *Alexandre*, que vous avez fait représenter, *pl. II, n.° 3*, et dont vous donnez l'analyse, *p. 10* et *11* de votre Lettre, est entièrement inadmissible; la place que doit occuper ce nom étant parfaitement déterminée par les mots précédens et subséquens, sur-tout à la seconde ligne où ce nom se rencontre pour la

première fois. Le mot qui précède ce nom dans cet endroit est celui qui signifie *prêtre*, ⲟⲩⲏⲃ, et qui revient un assez grand nombre de fois pour que sa signification soit hors de doute. Le mot qui suit immédiatement le nom d'*Alexandre*, et que vous faites entrer dans sa composition, est la conjonction *et* qui se rencontre plus de quarante fois dans notre inscription, et dont la valeur est indubitable, quand même vous n'admettriez pas la prononciation que je lui attribue. Enfin, le trait qui termine ce nom propre dans votre planche, est l'article NI ou N qui appartient au mot suivant *dieux*, comme vous pouvez le vérifier en confrontant l'inscription Grecque, qui porte ΕΦ ΙΕΡΕΩΣ ΑΕΤΟΥ (ce nom propre est renvoyé à la fin de la phrase dans l'égyptien, comme je l'observerai ailleurs) ΤΟΥ ΔΕ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΘΕΩΝ. κ. τ. λ.

Le groupe qui contient le nom d'*Alexandre*, est représenté deux fois sous le *n.° 3* de la première planche.

A ces trois noms nous en ajouterons un quatrième, également illustre dans les annales de l'Égypte : je veux parler de celui de *Bérénice*, qui se lit à la troisième ligne de l'inscription Égyptienne; il est gravé sous le *n.° 4*. Le préfixe

ou détermine le cas de ce nom, qui est ici au génitif. Le B par lequel il commence, est d'une forme particulière ; et je ne suis pas entièrement sûr si cette figure est une variation du P, comme nous l'avons vu dans le nom de *Ptolémée,* ou si les Égyptiens avoient effectivement les deux lettres B et P, sous deux formes différentes. Quoi qu'il en soit, sa valeur ici ne trouvera, j'espère, aucùne contradiction. Le R est le même que nous avons vu dans le nom d'*Arsinoë.* Il en est de même du N, quoique avec une légère variation, qui ne peut pas nous embarrasser. Les trois lignes perpendiculaires reviennent ici pour la troisième fois; elles ont en cet endroit la valeur d'un I : quant au K, nous l'avons vu dans le nom d'*Alexandre.* Le trait suivant qui est joint à la lettre K, est une voyelle qui revient fort souvent, et que nous avons déjà trouvée dans le nom de *Ptolémée,* où nous lui avons assigné la valeur d'un O. Dans l'alphabet je lui donne celle de Y, et je ne serois pas éloigné de la prendre pour une espèce de *fulcrum* à-peu-près comme le *vau* des Hébreux. Nous supposerons ici que c'est un E, à moins qu'on ne préfère de prononcer ce nom *Berenicos;* car la dernière lettre est incontestablement un S.

Les lettres que nous venons d'analyser, soit qu'on les prononce ⲃⲣⲛⲓⲕⲉⲥ ou ⲃⲣⲛⲓⲕⲟⲥ, expriment à-peu-près la forme qu'auroit ce nom en copte, quoique je ne me rappelle pas de l'avoir rencontré dans les livres de cette langue. Le S est de trop dans ce nom, et il se peut que cette lettre ait été ajoutée par l'ignorance du traducteur Égyptien, qui, voyant le nom au génitif écrit ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ dans le décret Grec, aura cru que le *sigma* étoit radical : car je ne doute pas un instant que ce décret n'ait été conçu en grec, et que l'égyptien n'en soit que la traduction, comme nous aurons occasion de le remarquer ailleurs.

La troisième ligne de notre inscription offre plusieurs autres noms Grecs que l'on peut voir sous les numéros 5, 6, 7 et 8 de la première planche. Le premier que nous allons examiner, est celui du grand-prêtre destiné au culte d'Alexandre et des Ptolémées. On lit dans l'inscription Grecque : ΕΦ ΙΕΡΕΩΣ ΑΕΤΟΥ ΤΟΥ ΔΕ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΚΑΙ ΘΕΩΝ ΣΩΤΗΡΩΝ, &c. ; ce que l'interprète Égyptien rend par ⲟⲩⲏⲃ ⲙ̄ⲁⲗⲉⲝⲁⲛⲇⲣⲟⲥ...ⲁⲉⲧⲟⲥ, *étant prêtre d'Alexandre, &c. Aëtos.* Cette construction seroit un peu forcée dans le copte ; et il paroît que le traducteur s'est écarté, dans cette phrase, de la

construction naturelle, pour éviter de placer le nom du grand-prêtre avant ceux des souverains de l'Égypte. Dans les périodes suivantes, où il est fait mention des prêtresses préposées au culte des reines d'Égypte, il n'a pas cru cette inversion nécessaire, et nous verrons bientôt que l'ordre naturel de la phrase y est observé.

Voyons maintenant comment les lettres qui composent ce nom, s'adaptent à notre alphabet. La première est celle qui commence les noms *Alexandre* et *Arsinoë*. Les trois lignes perpendiculaires nous sont également familières; elles forment l'E : mais elles sont ici suivies de ce trait dont nous avons parlé à l'occasion des noms de *Ptolémée* et de *Bérénice*, et qui paroît entièrement oisif; ce qui confirme ma supposition que ce signe n'est qu'un *fulcrum* qui s'adapte à plusieurs voyelles. Vient ensuite un T qui nous est déjà connu, ainsi que la ligne perpendiculaire rompue par son sommet, que nous avons dit être un O en parlant du nom *Ptolémée*. La dernière lettre S est précédée par deux petits traits comme dans *Arsinoë*. Voilà en toutes lettres *Aëtos*, exactement comme ce nom s'écrit en grec. Mais il faut observer ici une autre particularité. Ce mot est répété deux fois de suite, et les deux mots ne

sont séparés que par un trait que je ne distingue pas bien dans ma copie, mais que je serois porté à croire être un ⲙ. ⲁⲉⲧⲟⲥ ⲙ̄ⲁⲉⲧⲟⲥ seroit *Aëtos fils d'Aëtos*, tout comme ⲡⲧⲗⲟⲙⲉⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲧⲗⲟ-ⲙⲉⲟⲥ ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲁⲣⲥⲉⲛⲱⲉ, phrase qui se lit à la deuxième ligne où le texte Grec l'omet, signifie *Ptolémée fils de Ptolémée et d'Arsinoë*. Dans l'inscription Grecque, il n'est pas fait mention du père du grand-prêtre; mais de pareilles différences entre les deux inscriptions se rencontrent encore en d'autres endroits, comme nous venons de le voir à l'égard du nom de *Ptolémée*. Il se pourroit cependant que ce nom fût répété ici par une faute du sculpteur. D'ailleurs cette tournure de la phrase n'est pas analogue au génie de la langue Copte : aussi la crois-je empruntée du grec sous les *Ptolémées*, sans qu'elle soit restée dans la langue; car les Coptes insèrent toujours le mot qui signifie *fils:* ils diroient, par exemple, ⲁⲉⲧⲟⲥ ⲡϣⲏⲣⲓ ⲙ̀ⲁⲉⲧⲟⲥ, *Aëtos fils d'Aëtos*, comme nous le disons dans nos langues modernes. C'est aussi de cette manière que notre inscription s'exprime en parlant des trois prêtresses dont les noms vont nous occuper dans un instant.

Le grand-prêtre Aëtos, si toutefois il étoit d'origine Égyptienne, portoit probablement parmi

ses compatriotes le nom de *Pachôm* ⲡⲁϧⲟⲙ, qui signifie en égyptien la même chose que *Aëtos* en grec, c'est-à-dire, *aigle.* Ce nom Égyptien, devenu célèbre dans les annales de l'Égypte chrétienne par *S. Pachom,* est ensuite passé dans la langue Grecque, comme celui d'*Aëtos* avoit été introduit dans l'idiome Égyptien.

Venons aux noms des trois prêtresses consacrées au culte des reines d'Égypte, qui se lisent à la troisième et à la quatrième ligne. Il y a dans le grec : ΑΘΛΟΦΟΡΟΥ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΕΥΕΡΓΕ-ΤΙΔΟC ΠΥΡΡΑΣ ΤΗΣ ΦΙΛΕΝΟΥ. La construction Égyptienne de cette phrase diffère beaucoup de celle du grec. Elle est en égyptien la même qu'elle seroit en copte ou en français: *Pyrrha fille de Philène étant athlophore de Bérénice Évergète.* Dans le nom *Pyrrha* il n'y a que la dernière lettre qui nous soit inconnue; c'est une voyelle dont la valeur, par rapport aux lettres Coptes, est aussi vague que celle des autres voyelles Égyptiennes : elle paroît être ici un A final; ailleurs elle représente un E, peut-être même un I. Cette latitude que je me donne pour les voyelles, paroîtra peut-être suspecte à ceux qui ne sont pas familiarisés avec les anciennes langues : mais certes je n'ai pas besoin

d'apologie pour les libertés que je me donne relativement aux voyelles vis-à-vis de vous, Citoyen, qui savez parfaitement combien elles varient, particulièrement dans la langue Copte, ainsi que vous l'avez observé avec beaucoup de justesse, *page 31* de votre Lettre au C.en Chaptal.

Le mot qui signifie *fille*, est tracé comme une espèce de sigle ou monogramme : il revient encore deux fois; ainsi sa valeur est hors de doute. Je prononce ce mot ϯϣⲉⲣⲓ, et j'y trouve en effet le ϣ que nous avons remarqué dans le nom d'*Alexandre ;* un R de la forme que nous lui connoissons, et un petit cercle suivi d'un trait fort mince; c'est-là à-peu-près la forme du I final, comme nous le verrons dans un autre mot. L'article ϯ paroît être indiqué par le trait horizontal auquel l'autre barre manque.

Si vous avez pris la peine, Citoyen, de suivre jusqu'ici mon analyse alphabétique, vous prononcerez sans hésiter le nom du père de cette prêtresse, *Philénos* ou quelque chose d'approchant; car je vous abandonne les voyelles, et je ne prétends nullement enseigner la prononciation des Égyptiens. La première lettre que nous avons reconnue jusqu'ici pour un P, représente ici le Φ, *Ph ;* ce qui, j'espère, ne souffrira aucune

difficulté. Les Égyptiens ont cependant une lettre aspirée qui répond plus particulièrement au Φ des Grecs ; mais il paroît qu'ils n'étoient pas très-scrupuleux sur le changement des lettres du même organe. Leurs descendans, les Coptes, prennent à chaque instant la même liberté ; ils écrivent, par exemple, ⲣⲉⲃⲉⲣⲛⲟⲃⲓ au lieu de ⲣⲉϥⲉⲣⲛⲟⲃⲓ, &c. Je ne vous entretiendrai pas du mot Égyptien qui exprime le titre d'*athlophore :* je ne pourrois le faire sans proposer quelques conjectures, et nous n'en sommes pas encore là. Je fais mon possible pour vous persuader, Citoyen, de la justesse de mon alphabet ; les conjectures sont renvoyées à un autre temps : car il seroit mal-adroit de ma part de présenter d'abord le côté foible de ma doctrine. Revenons à l'examen des noms propres.

Le texte Grec continue : ΚΑΝΗΦΟΡΟΥ ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ ΑΡΕΙΑΣ ΤΗΣ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ; ce que l'égyptien traduit tout comme on le diroit en français : *Aréia fille de Diogène étant canéphore d'Arsinoë Philadelphe.* Le mot *Aréia* ne présente aucune difficulté, si ce n'est dans la dernière voyelle, qui nous est connue, à la vérité, mais dont la valeur est très-vague. Les trois lignes répondent ici à ⲉⲓ prononcé comme simple

voyelle; ce qui prouve combien est ancienne cette prononciation des diphthongues que nous retrouvons dans le grec moderne. Le monogramme qui signifie *fille* nous est déjà connu.

Le nom *Diogène* est écrit en égyptien ⲧⲓⲟⲕⲛⲉⲥ. Nous avons déjà observé que la lettre Δ est étrangère à l'alphabet Égyptien, comme elle l'est à celui des Coptes. Il en est de même du Γ des Grecs, que les Coptes n'emploient guère que dans les mots Grecs adoptés dans leur langue, et toujours en le confondant avec le K. On trouve, par exemple, ⲉⲝⲟⲣⲕⲓⲥⲧⲏⲥ et ⲉⲝⲟⲣⲅⲓⲥⲧⲏⲥ, ⲕⲱⲛⲓⲁ et ⲅⲱⲛⲓⲁ. Quelquefois ils substituent un Γ à un K dans des mots de leur propre langue; ce que les habitans de la Thébaïde font très-fréquemment dans la seconde personne du singulier de leurs verbes : ils écrivent, par exemple, ⲛ̀ⲅϩⲟⲥⲉ ⲁⲛ au lieu de ⲛ̀ⲕϩⲟⲥⲉ ⲁⲛ, *tu n'auras pas de peine ;* ce que le P. Georgi n'a pas compris (1). La forme de ce K est la même que dans les noms *Alexandre, Bérénice.* Le N nous est également connu, de même que le *sigma* final. Quant aux voyelles, l'I et l'O nous sont connus : les deux dernières syllabes sont destituées de voyelles.

(1) *Acta S. Coluthi*, pag. 28.

Il est fâcheux que le mot qui signifie *canéphore*, se soit trouvé dans la partie de la pierre qui est mutilée. Il n'en reste que le commencement ϥⲁⲓ ; mot qui signifie *celui* ou *celle qui porte quelque chose*. Je trouve dans les manuscrits ϥⲁⲓϣⲃⲱⲧ, ῥαϐδοῦχος, *porte-faisceau*, ϥⲁⲓϣⲧⲟⲩⲗ حامل الخطاطيف *porte-hache* ou *archer*, et les dictionnaires offrent d'autres mots qui commencent par cette syllabe. Mais que cela soit dit en passant, puisque cette lettre est uniquement consacrée à la recherche de l'alphabet. Je reviens aux prêtresses.

La troisième se nomme *Irène ;* elle étoit préposée au culte d'Arsinoë, femme de Ptolémée Philopator, et à laquelle l'inscription attribue le même surnom que portoit son mari. Il y a dans le grec : ΙΕΡΕΙΑΣ ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΙΡΗΝΗΣ ΤΗΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Le traducteur Égyptien rend cela : *Irène fille de Ptolémée étant prêtresse d'Arsinoë Philopator.* Remarquez que les épithètes de *Philadelphe* et de *Philopator* sont traduites par des mots correspondans en égyptien. La première lettre d'*Irène* a la forme d'un demi-cercle : nous l'avons vue dans le monogramme qui signifie *fille*, assez mal

rendue, à la vérité ; mais nous la rencontrerons ailleurs sous une forme plus reconnoissable. Les deux consonnes R et N nous sont familières. La dernière voyelle est la même que celle qui termine le mot *Pyrrha ;* il faut donc supposer ou que cette lettre se prononçoit de différentes manières, ou que le nom EIPHNH se prononçoit vulgairement de la manière Dorique.

Le monogramme revient ici pour la troisième fois.

Le nom *Ptolémée* n'est pas précédé d'un ⲙ̄ dans cet endroit, où cependant la signification du génitif paroît réclamer cette lettre. La même construction a lieu dans les deux autres phrases que nous avons rapportées. Les Coptes mettent ordinairement un ⲙ ou un ⲛ devant le nom du père ; et je ne me rappelle pas d'avoir rencontré cette construction dans leurs livres, au moins quand ils emploient le mot de ϣⲏⲣⲓ, *fils,* entre les deux noms propres : car je trouve bien ⲩⲓⲟⲥ ⲙⲏⲛⲁ *fils de Ménas,* dans une souscription ; mais alors le mot qui signifie *fils* est Grec. Au reste, la chose est fort indifférente en elle-même, et ne doit pas nous retarder un instant.

Vous voyez, Citoyen, par cette fidèle analyse, que les ministres du culte conservoient leurs noms

Grecs ; ce qui vous paroissoit douteux. (Lettre du C.en de Sacy, *page 44.*)

Je pourrois terminer ici l'analyse des mots Grecs exprimés en caractères Égyptiens, et qui se rencontrent dans notre inscription, puisque nous en avons un assez grand nombre pour oser former l'alphabet des lettres que les Égyptiens ont en commun avec les Grecs ; mais je ne saurois trop étayer l'alphabet que je vous présente : ainsi vous me permettrez, Citoyen, de m'arrêter sur cet objet encore un instant.

Le mot ΣΥΝΤΑΞΕΙΣ se lit dans l'inscription Grecque à la fin de la quatorzième ligne, où il est fait mention des *impositions* annuelles en grains et en argent, destinées à l'usage des temples sous Ptolémée Philopator, et que Ptolémée Épiphane a confirmées. J'ai été fort surpris de trouver ce mot conservé dans l'inscription Égyptienne, où vous le trouverez à la fin de la huitième ligne. Il est représenté *planche I, n.° 7.*

Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup sur l'écriture de ce mot, dont toutes les lettres nous sont déjà connues. La première est un N ; c'est la forme qu'elle a constamment dans le commencement des mots, comme ici, où cette lettre représente l'article du pluriel ϩ, ou ϩι. Celle qui suit

est un S que nous connoissons déjà, et que nous retrouvons à la fin de ce même mot. Elle remplace encore, conjointement avec le K, la lettre Grecque Ξ, au commencement de la dernière syllabe; mais là sa forme est un peu différente, quoiqu'elle ne nous soit pas inconnue, puisque nous l'avons déjà vue ainsi tracée dans les noms *Arsinoë* et *Aëtos*. Après le S, on voit un très-petit trait qui paroît ici remplacer la voyelle Υ du grec. Le N est figuré un peu différemment de ce que nous l'avons trouvé ailleurs. Je crois que le sculpteur de l'inscription est en grande partie cause de ces variations dans la forme des lettres; et le procédé typographique qu'on a employé pour tirer les copies qui sont venues en France, aura encore contribué à augmenter l'incertitude à l'égard de beaucoup de ces lettres. Au-dessous de ce N, est une ligne horizontale avec une petite barre à son milieu: cette lettre n'a point de correspondante dans le mot Grec; elle ressemble un peu à celle que nous avons trouvée dans la dernière syllabe du nom d'*Alexandre*. Le T a sa forme ordinaire.

Vous ne m'objecterez pas, j'espère, que le Ξ qui dans le nom d'*Alexandre* est rendu par un κ et un ꞩ, se trouve ici exprimé par κc. Ces sortes

d'anomalies se rencontrent à chaque page dans les livres Coptes, et notamment le ⲥ se change souvent en ϣ dans le dialecte Thébaïque.

Ce mot Grec n'est pas le seul que l'inscription Égyptienne ait retenu du grec, qui sans doute étoit la langue dans laquelle ce décret a été conçu. Je crois y rencontrer ceux d'ΑΙΩΝΟΒΙΟΣ, d'ΕΠΙΦΑΝΗΣ, d'ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΣ, d'ΕΥΕΡΓΕΤΗΣ et autres; mais je n'ai pas toujours pu m'assurer de la véritable structure de chacun de ces mots, et je ne pourrai guère le faire tant que je n'aurai pas un plâtre de cette inscription, ou au moins une copie plus exacte que celle qui m'a servi jusqu'à présent, et qui, comme vous le savez, est entièrement manquée en plusieurs endroits. Je remarquerai en passant que le groupe où je trouve *Épiphanes*, n'est pas exactement le même où vous croyez lire ce titre.

Pardonnez-moi, Citoyen, cette longue et fastidieuse analyse; elle étoit indispensable pour justifier l'alphabet que j'ai l'honneur de vous communiquer. Pour le compléter, il est nécessaire d'y ajouter les lettres particulières à la langue Égyptienne; mais je passerai rapidement sur cette partie, puisqu'il faudroit que l'inscription fût connue du public, pour que je pusse entrer

dans des détails sur tous les objets qu'elle embrasse. Il ne suffit pas de produire un mot Égyptien et de lui comparer un mot correspondant de la langue Copte ; il faut encore prouver par la comparaison avec l'inscription Grecque, que ce mot Égyptien doit nécessairement avoir telle signification dans l'endroit indiqué. Je m'écarterai de l'ordre que les lettres particulières aux Égyptiens ont dans l'alphabet Copte, pour avoir occasion de vous entretenir d'abord du nom que porte l'*Égypte* dans notre inscription. La conjecture que vous aviez d'abord formée relativement à ce mot, *page 34*, outre l'objection que vous y faites vous-même, et qui vous l'a fait abandonner, savoir que l'Égypte n'a jamais été nommée *Misr* par ses propres habitans, en rencontre une autre également grave ; c'est que le groupe que vous proposez de lire *Misr*, ne revient que quatre à cinq fois dans notre inscription, tandis que le nom de l'Égypte se lit au moins douze fois dans l'inscription Grecque. Le mot qui signifie *Égypte*, et que j'ai fait représenter avec quelques-unes de ses variations sous le *n.° 10*, est un des premiers que j'ai devinés, par la raison qu'il se rencontre plus de vingt fois dans l'inscription Égyptienne. Aujourd'hui, et depuis que

que je connois un assez grand nombre de mots Égyptiens, ses combinaisons avec plusieurs de ces mots qui me sont parfaitement connus, ne me laissent plus aucun doute sur sa valeur. On m'objectera peut-être la circonstance même que ce mot se trouve plus souvent en égyptien qu'en grec ; voici ma réponse. L'interprète Égyptien insère le mot *Égypte*, là où le texte Grec n'a que βασιλεία, *royaume*, en sous-entendant τῆς Αἰγύπτου, *de l'Égypte*, comme cela arrive tout au commencement de la première ligne. Il l'emploie encore là où le grec désigne l'Égypte par le mot de χώρα, *pays ;* par exemple, *l. 7* du texte Grec, ΟΙ ΑΛΛΟΙ ΙΕΡΕΙΣ ΠΑΝΤΕΣ ΕΚ ΤΩΝ ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ ΙΕΡΩΝ est traduit ainsi en égyptien, *les autres prêtres des temples de l'Égypte.* Enfin il l'insère quelquefois où le grec l'a cru superflu : *lig. 9*, ΑΝΑΤΕΘΕΙΧΕΝ ΕΙΣ ΤΑ ΙΕΡΑ ΑΡΓΥΡΙΚΑΣ ΚΑΙ ΣΙΤΙΚΑΣ ΠΡΟΣΟΔΟΥΣ, &c. l'égyptien ajoute après le mot *temples* le nom de l'*Égypte.* Ainsi cette objection disparoît entièrement. Le nom de l'Égypte dans l'inscription de Rosette est, comme vous devez bien vous y attendre, ϫⲏⲙⲓ *chemi.* La première lettre ne nous a pas encore passé sous les yeux. C'est le K aspiré des Égyptiens, qui

répond tant au ϫ qu'au ϧ et même au ϩ de l'alphabet Copte ; au moins je n'ai pas découvert, jusqu'à présent, d'autre aspiration (1). Cette lettre ressemble assez au ϧ capital de quelques manuscrits Coptes du dixième siècle ; et c'est

(1) L'aspiration douce, qui en copte est indiquée par la lettre *hori* ϩ, se trouve quelquefois entièrement supprimée dans notre inscription. Par exemple, le nom *Horus*, qui en copte s'écrit ϩωρ, comme nous pouvons le juger par les noms propres ϩωρ, πιϩωρ [les Grecs écrivent ces noms Ὧρ, Πίωρ. *Voy.* Palladius, Nicéphore, Suidas], ϩωρ-ϲιηϲι, &c. est écrit ογρ ou ωρ dans l'inscription de Rosette. Qu'il me soit permis, à cette occasion, de proposer une conjecture que, quelque plausible qu'elle me paroisse, je me suis fait un scrupule d'insérer dans le texte de cette Lettre, où j'ai soigneusement évité tout ce qui n'étoit que conjectures. Parmi les longs et fastueux titres dont est décoré Ptolémée Épiphane dans l'inscription Grecque, se trouve celui de ΕΙΚΩΝ ΖΩΣΑ ΤΟΥ ΔΙΟΣ, *image vivante de Jupiter.* Le nom qui en grec signifie *Jupiter*, est rendu en égyptien par un mot qui consiste en une seule lettre, celle que nous avons reconnue pour un ω ou un ογ, dans les noms *Ptolémée, Aëtos, &c.* Ce nom m'a un peu embarrassé; le copte n'offroit point d'appellatif de cette forme et d'une signification convenable, et je ne connoissois point de divinité Égyptienne de ce nom. Je crois enfin avoir trouvé la solution de cette difficulté ; mais je la propose comme une simple conjecture. *La ville de Jupiter*, ou *Diospolis (parva)* dans la Thébaïde, porte, dans les dictionnaires Coptes, le nom de ϩω ou ϩογ. Dans le manuscrit

cette circonstance qui n'a pas peu contribué à me la faire reconnoître. La seconde lettre de ce mot est un ⲙ ; nous la connoissons par une foule d'exemples. La dernière est composée d'un demi-cercle précédé d'une ou de deux petites lignes

---

numéroté 69, provenant du Vatican, actuellement à la Bibliothèque nationale, il est fait mention du nome *Ho*, ⲡⲑⲟϣ ⲛ̄ϩⲱ : c'est le *nomus Diospolites* des anciens, et le كورة هو de Makrizi. La plupart des auteurs Arabes et plusieurs voyageurs modernes connoissent ce nom ; et d'Anville l'a inséré dans sa carte, en l'écrivant *How* d'après l'orthographe Angloise. Or il me paroît assez probable que ce nom étoit celui d'une divinité adorée dans la haute Égypte, et qui est la même que le ⲟⲩ de l'inscription ; que la ville dont nous venons de parler s'appeloit ϯⲃⲁⲕⲓ ⲛ̄ϩⲱ *la ville de Ho*, ou, selon l'orthographe de notre inscription, ⲛ̄ⲱ ; enfin, que les Grecs, qui aimoient à rapporter tout à leur mythologie, ont traduit le nom du dieu par Ζεύς ou *Jupiter*, et celui de la ville par *Diospolis*. Ceux qui aiment les rapprochemens étymologiques, retrouveront peut-être ce mot dans le *No-Amon* נא–אמון, ou *Hamon-no* המון נא, nom qui se rencontre dans les prophètes, et qui, sans doute, désigne quelque grande ville de l'Égypte, quoique les interprètes ne soient guère d'accord laquelle il faut entendre. Les Septante et la version Copte rendent effectivement ce mot par *Diospolis* (Ezech. *XXX*, *16*); mais il faut avouer que la description de *No-Amon*, qui se lit, Nahum, *III*, *8*, ne convient pas trop à Diospolis de la Thébaïde. Aussi les Septante, et le copte qui les traduit servilement, ont-ils trouvé tout autre chose dans ce passage que dans celui

un peu obliques ; car l'écriture de ce mot varie singulièrement, comme on peut le voir par les exemples que j'ai fait graver : c'est la même lettre que nous avons vue dans le nom *Irène*, et qui, quoique moins distincte, entre encore dans le monogramme que nous avons reconnu signifier *fille*. C'est un I qu'il faut bien distinguer d'une autre lettre également en forme de demi-cercle, mais un peu plus grande, dont nous parlerons bientôt. ⲭⲏⲙⲓ, ou, dans le dialecte Thébaïque, ⲕⲏⲙⲉ, est le seul nom de l'Égypte

---

d'Ézéchiel. Un endroit de Jérémie, *XLVI, 25*, achève de rendre la chose au moins fort douteuse. Quant à l'étymologie de ce nom, elle paroît assez bien s'accorder avec notre *Ho:* *No-Amon* seroit ⲛ̄ϩⲱⲓ ⲁⲙⲟⲩⲛ, *Jupiter-Ammon;* d'autant plus que le préfixe ⲛ̄ est devenu adhérent à ce nom, qui même est écrit ⲁⲛⲟ au lieu de ⲛ̄ϩⲱⲓ dans un des vocabulaires Thébaïques de la Bibliothèque nationale, n.° 44. Je sais fort bien qu'Hérodote, Plutarque et autres anciens auteurs, nous disent que Jupiter étoit appelé *Ammon* par les Égyptiens ; mais il se pourroit que ce dernier nom ne fût qu'une épithète de cette divinité, qui dans la suite ait fait supprimer le nom même qui devoit la précéder. C'est ainsi que Vénus étoit adorée, dans une partie de l'Asie, sous le nom de *Mylitta*, qui n'est qu'un attribut de cette déesse ; et dans les abraxas, *Sabaoth* se rencontre quelquefois comme un nom de divinité, tandis que, dans son origine, ce mot n'avoit pas du tout une signification semblable.

en général que l'on rencontre dans les livres Coptes; et c'est précisément ce nom que nous venons de trouver dans le groupe qui nous occupe. C'est le ארץ חם *Terra Chami* des Hébreux (1), la Χημία de Plutarque (2), et le *Ham* que S. Jérôme dit être le nom que les habitans de l'Égypte, de son temps, donnoient à leur pays (3).

Un groupe de lettres qui quelquefois précède le mot ϫⲏⲙⲓ dans notre inscription, va nous occuper maintenant. Il est figuré au *n.º 11* de la première planche. C'est le même que vous avez fait représenter *pl. II, n.º 8,* et que vous croyez signifier *Osiris.* Permettez-moi d'abord d'observer que le nom *Osiris* ne se trouve que trois fois dans l'inscription Grecque ; deux fois à la dixième, une fois à la vingt-sixième ligne, et cela conjointement avec celui d'*Isis.* Au contraire le groupe dont il s'agit revient plus de vingt fois, et le plus souvent sans être joint à celui que vous croyez contenir le nom d'*Isis,* qui, à son tour, se rencontre assez souvent. Cela supposeroit une très-grande différence entre les deux inscriptions,

---

(1) *Ps. CV, 23, 27; CVI, 22.*

(2) *De Iside et Osiride.*

(3) *Quæstion. in Genesin,* Op. t. III, ed. Maffei. *HAM, à quo et Ægyptus usque hodie Ægyptiorum linguâ HAM dicitur.*

comme en effet vous croyez, Citoyen, devoir l'admettre. Quant à moi, je trouve par tout ce que j'ai déchiffré jusqu'à présent, qu'à quelques légères variantes près, l'inscription Égyptienne rend fidèlement le texte Grec.

Le mot que nous allons examiner est précédé d'un ϩ, l'article du pluriel que nous avons vu ailleurs. Une ligne perpendiculaire, quelquefois un peu renflée à son milieu, constitue la première lettre que je suppose être un R. Nous avons vu cette lettre tracée obliquement dans les noms *Arsinoë, Bérénice ;* nous l'avons vue couchée horizontalement dans le nom *Alexandre ;* voici la troisième forme sous laquelle elle se présente. Celle qui suit est un P, mais qui est ici surmonté d'une petite ligne oblique, qui le plus souvent s'identifie avec la lettre. Un assez grand nombre d'exemples m'ont convaincu que la lettre sous cette forme répond au ⲫ de l'alphabet Copte, qui, à la vérité, devoit avoir une prononciation bien approchante de celle du P et même du B, puisque ces lettres se confondent constamment entre elles dans la langue des Coptes. La troisième lettre, qui est une voyelle, nous est très-connue ; nous l'avons vue successivement représenter AI, EI, H, I, sons qui du temps que les Égyptiens

adaptèrent l'alphabet Grec à leur écriture, devoient beaucoup se ressembler, comme ils le font encore dans le grec moderne. La quatrième lettre se rencontre assez souvent dans notre inscription; mais j'avoue que je n'ai pas bien pu, jusqu'à présent, déterminer sa valeur : elle se trouve, par exemple, dans la préposition qui signifie *dans*, et que je prononce ϧι comme dans le copte. Ailleurs elle paroît être un E. Dans le groupe qui nous occupe, l'analogie du copte demande un OΥ. Quoi qu'il en soit, l'incertitude de la prononciation de cette voyelle ne doit pas nous arrêter. La dernière lettre varie un peu pour sa forme, comme on peut le voir dans les différentes représentations de ce groupe qu'offre la planche. Quelquefois elle ressemble à O dans le mot *Aëtos;* souvent elle a la forme de la lettre qui termine le nom *Irène;* et c'est à-peu-près la lettre qu'il nous faut pour achever le mot ⲛⲓⲉⲣⲫⲏⲟⲩⲓ, que l'analyse de ce groupe nous a fait trouver. Ce mot, qui en copte signifie *temples*, est le pluriel de ⲉⲣⲫⲉⲓ que l'on rencontre également dans notre inscription. Dans le dialecte Thébaïque, ce mot s'écrit ⲉⲣⲡⲉ et ⲣ̄ⲡⲉ ; et c'est l'une ou l'autre de ces diverses orthographes que les Arabes expriment en y joignant l'article Copte par بربي *berbi*,

nom consacré à désigner les magnifiques ruines des anciens temples en Égypte. La construction ⲛⲓⲉⲣⲫⲏⲟⲩⲓ ⲭⲏⲙⲓ qui se trouve plusieurs fois, est très-admissible même en copte, quoique dans cette langue on dût dire plutôt ⲛⲓⲉⲣⲫⲏⲟⲩⲓ ⲛ̄ⲭⲏⲙⲓ. En général, il paroît que les Égyptiens, dans les temps postérieurs à l'époque du monument de Rosette, ont fait un usage plus fréquent des préfixes ⲙ et ⲛ, qu'on ne le faisoit dans des temps plus reculés.

Je ne sais, Citoyen, si je dois me flatter de vous avoir persuadé dans ce que je viens de dire au sujet de ce dernier mot. Permettez-moi d'ajouter que, malgré la persuasion où je suis que la langue Copte contient les débris de l'ancien égyptien, et qu'elle doit par conséquent servir à interpréter notre inscription, j'ai toujours procédé avec la plus grande circonspection dans l'application des mots Coptes aux groupes Égyptiens. Dans celui que nous venons d'analyser, j'avois reconnu par la comparaison de tous les endroits où il est fait mention de *temples* dans l'inscription Grecque, que ce groupe devoit nécessairement signifier *temples;* et ce n'est qu'après cela que j'ai essayé de lui appliquer le mot Copte qui signifie la même chose. Maintenant

quelle est la grande difficulté de reconnoître l'identité du mot Copte avec l'Égyptien ? Quatre lettres me sont déjà connues par une analogie presque évidente : 1.° l'article ɴ, qui, sous cette forme, revient nombre de fois ; 2.° le ϕ, qui ne diffère pas essentiellement du π, dont la valeur est incontestablement fixée ; 3.° le ʜ, reconnu par plusieurs exemples ; 4.° la dernière lettre, qui dans d'autres mots exprime à la vérité l'ⲁ, mais qui pourroit fort bien remplacer un ɪ, comme la lettre ʜ, dans l'alphabet Copte, qui rend également ces deux sons. Or, si je suppose que la lettre p, que nous avons déjà vue sous la forme d'une ligne tantôt oblique, tantôt horizontale, selon la place qu'elle occupe, pouvoit encore être figurée comme une ligne perpendiculaire ; si je prononce ensuite ⲟⲩ la pénultième lettre dont la valeur est encore douteuse pour moi, et qu'au moyen de ces deux suppositions je trouve exactement le mot qui en copte signifie *des temples*, n'ai-je pas quelque raison de croire que ce mot est effectivement celui que m'offre l'inscription Égyptienne ? Et en effet, Citoyen, l'écriture Arabe ne nous présente-t-elle pas des anomalies au moins aussi grandes que celles que nous trouvons dans l'inscription Égyptienne ? et

cependant elle n'est pas embarrassée des voyelles qui causent ici tant de confusion. Remarquez encore que le copte, loin de nous aider à débrouiller cette confusion, l'augmente au contraire par celle qui règne dans ses propres voyelles, qui varient à l'infini. Nous en dirons un mot bientôt; quant à présent, passons au groupe que vous croyez désigner *Isis.*

J'ai déjà pris la liberté d'observer qu'à moins de supposer une très-grande disparité entre les deux inscriptions Grecque et Égyptienne, ce mot ne pouvoit être le nom de cette divinité, puisqu'il revient très-souvent dans l'égyptien, tandis qu'il n'est fait mention d'Isis que deux fois seulement dans l'inscription Grecque. En effet, ce mot se lit douze fois dans l'égyptien, et toujours dans des passages correspondans à ceux où on lit dans le grec, ΠΛΗΘΟΣ, ΠΟΛΛΑ, ΚΑΤΑ ΠΟΛΛΑ, ou quelque chose d'approchant. C'est-là exactement la signification du mot Copte ⲁϣⲁⲓ, substantif qui, dans son origine, signifie *quantité, πλῆθος*, mais qui s'emploie le plus souvent pour exprimer l'adverbe *beaucoup.* Vous trouverez ici l'A placé un peu obliquement, et joint au ϣ : cette dernière circonstance est très-ordinaire dans notre inscription, où souvent deux

lettres sont liées ensemble ; ce qui n'ajoute pas peu à la difficulté de déchiffrer ce monument. La troisième lettre nous est familière ; elle répond ici à la diphthongue ⲁⲓ, comme dans le nom ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ. Au surplus, il est bon d'observer que l'orthographe du mot Copte varie ; je le trouve écrit ⲁϣⲏ dans un des fragmens Thébaïques que j'ai copiés à Rome chez M. le cardinal Borgia.

Le mot qui nous occupe se trouve deux fois à côté de celui qui signifie *temples*, et que vous avez pris pour *Osiris :* la première fois, *lig. 6*, dans la partie qui répond à la fin de la neuvième ligne du grec où on lit, ΚΑΤΑ ΠΟΛΛΑ ΕΥΕΡΓΕΤΗΚΕΝ ΤΑΘ ΙΕΡΑ ΚΑΙ &c. ; c'est-à-dire que *Ptolémée Épiphane avoit fait beaucoup de bien aux temples de l'Égypte.* Dans la phrase Égyptienne comme dans le copte, le verbe précède l'adverbe ; et c'est ainsi que le mot *beaucoup* ⲁϣⲁⲓ se trouve à côté de ⲛⲓⲉⲣⲫⲏⲟⲩⲓ, *les temples.* Le second passage où cela a lieu, se rencontre à la fin de la même ligne qui répond à une partie de la onzième du texte Grec qui porte : ΑΝΑΤΕΘΕΙΚΕΝ ΕΙΣ ΤΑ ΙΕΡΑ ΑΡΓΥΡΙΚΑΣ ΤΕ ΚΑΙ ΣΙΤΙΚΑΣ ΠΡΟΣΟΔΟΥΣ ΚΑΙ ΔΑΠΑΝΑΣ ΠΟΛΛΑΣ ΥΠΟΜΕΜΕΝΗΚΕΝ, &c. ; c'est-à-dire que

le même roi *avoit assigné pour les temples, des revenus en grains et en argent, et qu'il avoit fait des dépenses considérables pour assurer la prospérité de l'Égypte.* L'interprète Égyptien a abrégé cette phrase en la refondant ; d'où est résultée une construction à-peu-près semblable à celle de l'exemple précédent. Et voilà comment des mots qui n'ont d'ailleurs aucun rapport dans l'inscription Grecque, se sont trouvés réunis dans l'inscription Égyptienne.

Je vous demande pardon, Citoyen ; de vous avoir enlevé ces deux divinités qui vous ont cependant procuré l'occasion de nous communiquer des idées d'étymologie très-ingénieuses, et peut-être plus savantes que ne le seroient réellement celles des véritables noms d'*Isis* et d'*Osiris.*

Je ne vous parlerai pas de ces noms pour le présent, puisqu'il faudroit commencer par prouver à quel endroit ils doivent se trouver dans notre texte, et établir pour cela la signification de tous les mots qui les environnent ; ce que je n'entreprendrai pas de faire avant que le monument soit publié.

La lettre *schei*, que nous avons vue dans ce mot, est d'une forme un peu différente dans le mot ϣηρι *fils.* Je croyois d'abord que c'étoit un

monogramme où le ρ étoit joint à cette lettre; mais il se pourroit que ce ne fût qu'un ϣ seul, et que les Égyptiens eussent dit quelquefois ϣι ou cι au lieu de ϣηρι. Ce qui me le fait soupçonner, c'est un nom propre ϩωρcιηcι que j'ai trouvé dans un des martyrologes Coptes de la Bibliothèque nationale (*C. 69 Vatic. f.° 15, v.°*), nom qui paroît signifier *Horus, fils d'Isis.*

Le *fei* a précisément la même forme que dans l'alphabet Copte, et se trouve tourné du même côté. Cette lettre marque la troisième personne du genre masculin au singulier dans les verbes, et forme le suffixe de la même personne et du même genre, comme dans la langue Copte. Il faut bien distinguer cette lettre d'une figure qui lui ressemble beaucoup, et qui est, selon moi, un A et un I unis ensemble. Ces deux lettres ainsi jointes se voient dans le mot ⲙⲁⲓⲥⲟⲛ, Φιλάδελφος, *Philadelphe*, et dans beaucoup d'autres.

Nous avons déjà parlé du *chei* et du *hori;* quant au *genga*, je ne suis pas également sûr de sa forme. Je crois trouver cette lettre dans un mot que je lis ϫοεις *seigneur*, à la manière Thébaïque, et qui se voit à la première ligne où la phrase correspondante en grec est ΚΥΡΙΟΣ ΒΑΣΙΛΕΙΩΝ; cette lettre revient encore dans

d'autres mots que je n'ai pas encore entièrement déchiffrés. (Voyez *pl. I, n.° 13.*)

Le *schima* est figuré comme dans le copte, avec quelques variations, comme on peut le voir dans mon alphabet. J'ai fait représenter le mot ⲛⲥⲟϭⲡ *reliqui* (en copte ce mot s'écrit par un ϫ) *n.° 14*, et j'en ai rencontré plusieurs autres où cette lettre est très-reconnoissable.

La dernière lettre de l'alphabet Copte ϯ est, comme on sait, improprement placée au rang des lettres, puisqu'elle représente une syllabe entière consistant en deux lettres. Les Égyptiens ont une manière particulière de joindre le T et l'I; mais cela ne forme pas chez eux la même figure que celle que nous remarquons dans l'alphabet des Coptes, et qui est tirée du grec.

Voilà, Citoyen, à-peu-près toutes les lettres Égyptiennes qui répondent à celles de l'alphabet Copte. Il se rencontre bien dans notre inscription quelques autres figures que je n'ai pas insérées dans l'alphabet; mais je ne crois pas que ce soient des lettres nouvelles, et d'autant moins que le nombre de celles que nous avons retrouvées cadre assez bien avec celui qu'indique Plutarque. Ces figures sont ou des lettres dont la forme varie beaucoup selon qu'elles se trouvent au

commencement, au milieu ou à la fin des mots, et que je n'ai reconnues que dans une de ces places; ou bien ce sont deux, peut-être même trois lettres groupées ensemble, et dont les traits, par cette réunion, sont quelquefois devenus méconnoissables. Si je ne les ai pas insérées dans mon alphabet, c'est que j'ai mieux aimé rendre celui-ci incomplet, que d'assigner une valeur arbitraire à des lettres qui ne me sont pas encore bien connues.

Parmi un assez grand nombre de mots Égyptiens dont je trouve les analogues dans la langue Copte, je ne vous en citerai plus que deux qui termineront cette longue et ennuyeuse analyse alphabétique. Le premier sera celui qui signifie *roi*, et qui se rencontre fort souvent dans notre inscription. Ce mot s'y trouve toujours avec l'article et le préfixe; et c'est sous cette forme qu'il est représenté, *n.° 15*. Nous y trouvons d'abord un M, puis une figure qui ressemble assez au B du nom *Bérénice*, mais qui est surmontée de ce trait oblique que nous avons remarqué dans le Φ. Viennent ensuite un OΥ qui nous est connu, un R formé par une petite ligne oblique, et un O en demi-cercle. Cette dernière lettre ressemble assez à celle que nous avons supposée

être un I dans les noms ⲉⲓⲣⲏⲛⲏ, ⲭⲏⲙⲓ, &c. Peut-être n'eśt-ce qu'une même lettre avec celle-là, et que l'on pourroit comparer au *ain* des langues Orientales, comme en effet sa figure ressemble beaucoup à celle de cette lettre dans les alphabets Phénicien et Éthiopien. Si l'on admet cette supposition, on pourroit regarder les petites lignes qui l'accompagnent quelquefois comme le signe qui détermine la valeur de l'I, et dont elle est dépourvue, quand elle représente l'O. Une troisième lettre, le M, ressemble encore quelquefois à ces deux autres; ce qui sans doute augmente beaucoup la difficulté de déchiffrer cette inscription : mais cette ressemblance de plusieurs lettres ne paroîtra ni étrange ni inattendue à ceux qui savent combien elle est fréquente dans les langues Orientales. Je vous prie, Citoyen, de remarquer que la lettre que je crois être ici un R est quelquefois inclinée, quelquefois droite dans ce même mot, comme vous pouvez le voir dans la planche, au *n.° 15*, où j'en donne plusieurs variations. Cela confirme ce que j'ai dit de cette lettre en parlant du mot qui signifie *temples*.

Les lettres que nous venons de reconnoître, forment exactement le mot ⲉ̀ⲙⲡⲟⲩⲣⲟ ou ⲉ̀ⲙⲫⲟⲩⲣⲟ, qui

qui, dépouillé du préfixe et de l'article, est le substantif ⲟⲩⲣⲟ, *roi.* Le résultat de cette analyse, qui d'ailleurs me paroît constante, est encore confirmé par la place qu'occupe ce mot dans notre inscription, où le plus souvent il précède immédiatement le nom de Ptolémée, quand dans le texte Grec il y a ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ, *le roi Ptolémée.*

Terminons par un mot qui se rencontre à la fin de l'inscription, dans l'endroit où le texte Grec porte que le décret devoit être gravé en trois sortes de caractères, *sacrés, vulgaires* et *Grecs.* Le mot Égyptien qui désigne ce dernier caractère, est représenté *n.° 16.* Nous en connoissons déjà tous les élémens qui forment assez exactement le mot Copte ⲟⲩⲉⲓⲛⲓⲛ, adjectif qui signifie *Grec*, et qui appartient à une racine qui, dans toutes les langues Orientales, a la même signification. Le dernier N, dans ce mot, est joint à une ligne perpendiculaire traversée d'une barre: je crois que c'est la lettre I, que nous avons vue ailleurs, quoique la barre ici soit un peu plus alongée qu'à l'ordinaire. Il se pourroit que cette voyelle se prononçât avant la consonne qu'elle accompagne; ce qui rapprocheroit ce mot encore davantage de l'orthographe Copte. Je crois cette

supposition assez fondée, d'après d'autres exemples qu'il seroit trop long d'alléguer ici ; et peut-être faut-il admettre cette même inversion dans le nom de *Ptolémée*, où nous avons vu un O après le L, et les premières consonnes entièrement dépourvues de voyelles ; ce qui assimileroit la prononciation Égyptienne de ce nom propre à celle du même nom dans l'inscription Grecque. Le mot ⲟⲩⲉⲓⲛⲓⲛ est précédé d'une syllabe que je prononce ⲙⲉⲧ, et qui, jointe à ce mot, forme l'adverbe ⲙⲉⲧⲟⲩⲉⲓⲛⲓⲛ, ἑλληνιστὶ, *en langue Grecque;* forme qui se rencontre souvent dans les livres Coptes.

Indépendamment des mots Égyptiens que je retrouve dans l'un ou dans l'autre dialecte Copte, il y en a un assez grand nombre dont la lecture me paroît assurée, mais auxquels je ne trouve pas d'analogues dans cette langue. Cela ne doit pas surprendre ceux qui savent combien sont bornées les matières sur lesquelles roulent les livres Coptes que nous possédons : ils ne consistent qu'en traductions de la Bible, en liturgies, homélies, martyrologes, cantiques d'église, &c. dont le style humble et vulgaire doit nécessairement différer du langage plus élevé d'un décret composé au nom de toute la hiérarchie de

l'Égypte, et destiné à conserver le souvenir des exploits et des bienfaits d'un de ses rois. D'ailleurs, une infinité de termes Grecs adoptés dans la langue Copte, sur-tout depuis l'introduction du Christianisme, ont insensiblement fait oublier les mots Égyptiens qu'ils ont supplantés. Les Coptes emploient, par exemple, des mots Grecs pour dire *loi*, *image*, *&c.*, et les termes équivalens en copte ont entièrement disparu de cette langue. Ces termes, et d'autres également inconnus dans l'idiome moderne, se retrouvent dans notre inscription, qui, à son tour, admet des expressions tirées de la langue de la cour des *Ptolémées*, que les Coptes ne paroissent pas avoir conservées dans la leur, mais dont ils rendent fort bien la valeur par des mots de leur propre langue. Si à ces considérations on ajoute encore la circonstance qu'il y a un intervalle de plusieurs siècles entre notre inscription et les plus anciennes compositions en langue Copte, et que dans cet intervalle la langue a nécessairement dû varier, on ne sera plus étonné de la différence qui se rencontre entre l'idiome de l'inscription et celui des Coptes.

D'après ces réflexions, qui sont justifiées par notre inscription, on peut être surpris que des savans comme La Croze, Jablonski et autres,

qui ne connoissoient qu'une partie des ouvrages Coptes que nous possédons aujourd'hui, se soient imaginé qu'avec ces foibles moyens ils pourroient retrouver dans l'égyptien moderne les étymologies de tous les noms des divinités Égyptiennes: aussi pas une seule des étymologies qu'ils ont proposées relativement aux noms des divinités dont il est fait mention dans le monument de Rosette, ne se trouve confirmée par ce monument. La Bibliothèque nationale possède un grand nombre de manuscrits Coptes, dont les uns font partie de l'ancien fonds, et les autres ont été apportés de Rome. Ces derniers étoient ensevelis dans la bibliothèque du Vatican, dont l'accès étoit extrêmement difficile : aussi la plupart de ces manuscrits étoient-ils restés inconnus aux savans. A Paris, les trésors littéraires sont ouverts à tout le monde; et l'aménité vraiment admirable des savans préposés à la conservation des manuscrits de la Bibliothèque nationale, invite, pour ainsi dire, les hommes de lettres à les visiter. J'ai fait, pendant l'hiver passé, des extraits de tout ce qui regarde la géographie et l'histoire civile de l'Égypte dans les auteurs Coptes; j'ai enrichi mon exemplaire du Dictionnaire de La Croze, d'un grand nombre de mots qui y manquoient;

j'ai formé la charpente d'un Dictionnaire Thébaïque qui renferme déjà plus de deux mille articles : malgré cela, je rencontre très-souvent, comme je viens de le dire, des mots Égyptiens dont la signification est déterminée par l'analogie de l'inscription Grecque, aussi-bien que par la construction, et qui ne se trouvent pas dans mes collections. Cependant l'inscription de Rosette n'est antérieure que de quelques siècles aux plus anciens morceaux écrits en copte, à la version des Psaumes, par exemple : comment oseroit-on, à plus forte raison, se flatter de retrouver dans notre copte ecclésiastique les étymologies de ces noms des divinités Égyptiennes dont l'ancienneté se perd dans les temps les plus reculés de la fable, tandis que l'origine des dénominations des dieux de la Grèce et de l'Italie nous est à peine connue, malgré le grand nombre d'auteurs, très-anciens en comparaison de ceux des Coptes, qui nous restent dans les deux langues !

Je desirerois, Citoyen, pouvoir vous entretenir de quelques particularités que j'ai remarquées dans cette inscription ; mais je crains de fatiguer votre patience, et d'outre-passer les bornes d'une lettre. J'en choisirai cependant une au hasard,

quoique je n'aie que fort peu de chose à vous dire à ce sujet. On rencontre quelquefois au milieu des mots un point que j'ai pris d'abord pour un signe d'abréviation à-peu-près semblable à cette ligne que l'on place au-dessus des mots ϭ̅ⲥ̅ ⲑ̅ⲥ̅ en copte; mais il se pourroit que ce signe eût ici un autre emploi. On voit ce point dans le nom de *Phtha*, dans celui d'*Osiris*, dans le mot qui signifie *prêtre*, et dans quelques autres. Par exemple, le nom *Phtha*, qui revient assez souvent pour être parfaitement déterminé et pour sa forme et pour sa valeur, est composé d'un *fei* et de la lettre que nous avons reconnue pour un OΥ ou un O. Entre ces deux lettres est un point placé à la ligne : or je ne sais si ce point remplace ici une lettre, ou bien s'il indique seulement que la dernière n'est pas un O, mais un A surmonté d'un T; ce que je suis fort porté à croire. Dans cette supposition nous aurions le mot ϥⲧⲁ, qui approche beaucoup de la prononciation Grecque. Je remarquerai à cette occasion que ce terme Égyptien répond aux deux dénominations synonymes qu'emploie l'inscription Grecque, celle de ΗΦΑΙΣΤΟΣ, et celle de ΦΘΑ ; et ceci, pour le dire en passant, détruit l'observation que vous aviez cru pouvoir

opposer au système adopté par les savans qui ont considéré Ἥφαιστος et Φθας ou Φθα comme une même divinité. Le même mot me fait encore souvenir d'un endroit de votre Lettre au ministre (*page 43*), où vous dites « qu'en mesurant » l'espace que présente en certains endroits l'ins- » cription Égyptienne entre le nom de *Ptolémée* » *Épiphane* et celui de ses père et mère, on » seroit porté à croire que le style de cette ins- » cription est moins emphatique que celui de » l'inscription Grecque. » Permettez-moi, Citoyen, de vous observer que les mots Égyptiens sont souvent plus courts que les mots Grecs, et que, par exemple, dans les titres de Ptolémée Épiphane, que vous citez pour étayer votre conjecture, toute la phrase Grecque ΗΓΑΠΗΜΕΝΟΣ ΥΠΟ ΤΟΥ ΦΘΑ est exprimée par le seul mot ϥϯⲁⲙⲉⲓ ou ϥϯⲁⲙⲁⲓ qui signifie la même chose. Cette composition n'est pas exactement conforme à l'usage de la langue Copte, dans laquelle on diroit bien ⲙⲁⲓⲫⲑⲁ pour désigner quelqu'un *qui aime Phtha* ou *Vulcain*, mais pas aussi grammaticalement ⲫⲑⲁⲙⲁⲓ *celui qui est chéri de Phtha*: cependant je ne la crois pas contraire au génie de la langue; et ces petites discordances entre l'ancien idiome et le langage moderne ne doivent

pas nous étonner. Pour revenir aux titres de Ptolémée Épiphane, loin de les trouver moins emphatiques en égyptien qu'en grec, je lis exactement et mot pour mot les mêmes titres dans l'une et dans l'autre des deux inscriptions.

J'ajouterai encore un mot à ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire de l'alphabet que je vous présente. En général, il ne ressemble à aucun autre à moi connu, quoique je ne nie pas qu'on n'y trouve des lettres isolées qui ont quelque rapport avec certaines lettres des alphabets Phénicien et Syriaque, et même, si l'on veut, avec le Zend. Je ne m'engagerai pas dans ces rapprochemens, que chacun d'ailleurs fera à sa manière, comme chacun y trouvera les affinités qu'il voudra y trouver. Dans l'arrangement des lettres, j'ai suivi l'ordre de l'alphabet Copte, parce que nous ne savons presque rien de l'ordre dans lequel les lettres se suivoient chez les Égyptiens. Quant aux voyelles que les anciens nous disent avoir été au nombre de sept dans l'alphabet de l'Égypte (1), j'avois cru un instant qu'on pouvoit les retrouver dans les sept classes de voyelles des Éthiopiens; et en effet, les deux A des Éthiopiens

---

(1) *Demetrius*, περὶ ἑρμηνείας, §. 71.

se retrouvent chez les Égyptiens et chez leurs descendans les Coptes, qui, indépendamment de l'A ordinaire, attribuent cette prononciation dans certains cas à l'ε et à l'ħ : mais j'ai rencontré des difficultés qui m'ont fait abandonner cette idée, et je me suis contenté d'assimiler les voyelles que je trouve dans l'inscription, à celles de l'alphabet Copte, partie d'après la valeur que m'indiquoient les noms propres Grecs exprimés en lettres Égyptiennes, partie d'après l'analogie des mots Coptes qui me sembloient indubitablement les mêmes que les mots Égyptiens où se trouvoient ces voyelles. Je suis bien loin de prétendre que j'aie toujours rencontré le vrai; et je livre cet alphabet, sur-tout pour la partie des voyelles, plutôt comme un premier essai que comme le dernier résultat de mes recherches, que je suis encore loin d'avoir terminées.

Je n'ai pas besoin de rappeler le peu de circonstances que les anciens nous ont transmises relativement à l'écriture alphabétique des Égyptiens : M. Zoëga a entièrement épuisé cette matière dans son ouvrage *De origine et usu obeliscorum;* et vous même, Citoyen, vous avez discuté d'une manière très-satisfaisante les principaux

passages des anciens auteurs, autant que cela entroit dans le plan de votre Lettre au C.en Chaptal. Vous me permettrez cependant de vous faire quelques observations à ce sujet. Je suis fort d'accord avec vous à l'égard de l'application des δημοτικὰ γράμματα d'Hérodote à l'écriture de notre inscription, qu'elle-même désigne par ἐγχώρια γράμματα; ce qui signifie à-peu-près la même chose : mais nous différons essentiellement dans l'interprétation du fameux passage de Clément d'Alexandrie (*Strom.* v, 4), qui déjà a donné lieu à tant d'opinions différentes. Il me paroît extrêmement probable que son écriture *hiératique* n'étoit autre chose que celle dans laquelle est composée notre inscription, puisque Clément dit expressément que c'étoit l'écriture dont se servoient les *hiérogrammates* ou scribes sacrés, et que ces mêmes scribes sacrés sont clairement désignés par notre inscription comme faisant partie de la hiérarchie de l'Égypte, de qui est émané ce décret. Quoi donc de plus naturel que de croire qu'ils l'ont composé dans le caractère que les anciens leur assignent, et dans lequel étoient écrits au moins une partie de leurs livres sacrés? C'est ce qui paroît par un autre passage du même Clément, où il nomme en premier lieu,

parmi les livres hiératiques, celui qui contenoit des hymnes à la louange des dieux. Ces hymnes devoient nécessairement être écrits en caractères alphabétiques, puisque les hiéroglyphes ne pouvoient que fort imparfaitement exprimer le langage poétique, où les nuances de la langue jouent un si grand rôle. Il paroît donc très-probable que les hiérogrammates employoient le caractère que Clément d'Alexandrie désigne par le nom d'*hiératique*, tant à transcrire leurs livres sacrés, qu'à composer les actes émanés du collége des prêtres dont ces scribes faisoient partie. Quant à l'écriture *épistolaire* dont parle le même auteur, elle ne devoit être qu'une espèce d'écriture cursive, dérivée, avec quelque altération, de l'*hiératique* ou de l'écriture des livres. C'est-là la marche qu'a suivie l'art d'écrire chez tous les peuples. Si l'on admet cette explication du passage de Clément d'Alexandrie, qui est le seul, avec Porphyre, qui parle d'une triple écriture des Égyptiens, ces auteurs se concilient parfaitement avec Hérodote et Diodore, qui n'admettent que deux espèces d'écritures, l'hiéroglyphique, et la vulgaire ou l'alphabétique. C'est cette dernière que Clément appelle *hiératique,* parce qu'elle servoit aux usages des hiérogrammates; et la cursive qui en étoit

dérivée, est ce qu'il nomme l'*écriture épistolographique.* Cette écriture cursive pourroit fort bien être celle que nous trouvons sur les bandelettes des momies et sur les rouleaux de papyrus, et qui est évidemment une dégradation de l'écriture de notre inscription. J'y reconnois plusieurs lettres qui se rencontrent dans notre inscription ; et si je n'ai pas découvert quelque mot qui puisse mettre cette conformité hors de doute, c'est que je n'ai pas eu occasion de faire là-dessus des recherches un peu suivies. D'ailleurs, les fragmens que nous avons eus jusqu'à présent sont trop mutilés, et d'une étendue trop peu considérable, pour que l'on puisse se promettre beaucoup de succès d'un tel travail. L'expédition d'Égypte a beaucoup enrichi nos collections dans ce genre. Outre plusieurs morceaux d'écriture *épistolographique* qu'on trouve dans l'ouvrage aussi intéressant que magnifiquement exécuté du C.en de Non, le plus grand et le mieux conservé, au moins dans quelques parties, de tous les papyrus que je connoisse, vient d'être donné par le premier Consul au Cabinet des antiques ; et je ne doute pas que le savant et infatigable C.en Millin, à qui les antiquités ont déjà tant d'obligations, ne nous

fasse connoître bientôt ce précieux monument, qui sans doute contribuera beaucoup à fixer l'opinion des savans à ce sujet.

Avant de terminer cette Lettre, vous me permettrez, Citoyen, de montrer combien une connoissance plus complète que celle que j'ai pu acquérir jusqu'à présent de l'inscription Égyptienne, pourra devenir importante pour rétablir les passages mutilés de l'inscription Grecque. Plusieurs de ces lacunes sont, à la vérité, assez faciles à suppléer; mais il y en a où l'on ne sauroit réussir sans le secours de l'égyptien : telle est, par exemple, celle de la quarante-sixième ligne, où il manque une date que probablement on ne trouvera point ailleurs. Je n'ai pas pu déchiffrer le passage qui correspond à celui-ci dans l'égyptien, toute cette partie de la copie que vous m'avez confiée étant entièrement effacée : mais je ne désespère pas d'y réussir, si j'obtiens une empreinte en plâtre; ce qui ne devroit pas être si difficile, puisqu'il existe à Paris un moule du monument de Rosette. La dernière ligne est dans le même cas que celle dont je viens de parler, c'est-à-dire que difficilement elle pourra être restaurée sans l'aide de l'inscription Égyptienne ; et c'est cette restauration

que je vais avoir l'honneur de vous présenter.

On lit, à la dernière ligne de l'inscription Grecque, que le décret devoit être gravé *sur une pierre dure en caractères sacrés, vulgaires et Grecs, qui seroit placée dans chacun des premiers et seconds*... ΣΤΕΡΕΟΥ ΛΙΘΟΥ ΤΟΙΣ ΤΕ ΙΕΡΟΙΣ ΚΑΙ ΕΓΧΩΡΙΟΙΣ ΚΑΙ ΕΛΛΗΝΙΚΟΙΣ ΓΡΑΜΜΑΣΙΝ ΚΑΙ ΣΤΗΣΑΙ ΕΝ ΕΚΑΣΤΩΙ ΤΩΝ ΤΕ ΠΡΩΤΩΝ ΚΑΙ ΔΕΥΤΕΡ...... Ici commence la lacune, qui, si l'on suppose que la ligne étoit écrite jusqu'au bout, occupe l'espace de cinquante lettres ou à-peu-près. Voici comment je remplis cette lacune d'après l'analogie de l'inscription Égyptienne : *καὶ δευτέρ*ΩΝ ΚΑΙ ΤΡΙΤΩΝ ΙΕΡΩΝ ΕΝ ΟΙΣ ΙΔΡΥΣΕΤΑΙ Η ΕΙΚΩΝ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΙΩΝΟΒΙΟΥ ; c'est-à-dire que cette pierre devoit être placée *dans chacun des temples du premier, du second et du troisième ordre, dans lesquels seroit érigée la statue du roi.* Mais il se présente ici une difficulté ; c'est que cette phrase est trop longue de quelques lettres pour la place que comporte la ligne. Peut-être y avoit-il ΕΣΤΙΝ au lieu d'*ἱδρύσεται*, quoique le mot Égyptien qui répond à ce dernier verbe, s'y trouve très-expressément ; peut-être aussi le décret Grec employoit-il une expression

équivalente, mais plus courte; par exemple, ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, au lieu des trois derniers mots que je trouve en égyptien. Quoi qu'il en soit, le sens me paroît avoir été celui qu'offre la restauration que je propose.

Il est assez remarquable que cette restauration se trouve confirmée, pour ce qui regarde les trois ordres de temples, par la partie hiéroglyphique, que jusqu'à présent je n'ai eu le temps d'examiner que fort légèrement. On y voit, à la fin de la dernière ligne, trois figures hiéroglyphiques couchées horizontalement, et marquées par-dessous I, II, III, de droite à gauche. Au reste, je laisse aux savans qui s'occupent à commenter la partie Grecque du monument de Rosette, à nous dire ce que c'étoit que ces trois ordres de temples; et je termine cette longue Lettre, en vous priant, Citoyen, d'agréer l'assurance de ma haute considération et de mon amitié inviolable.

AKERBLAD.

RÉPONSE

DU C.en SILVESTRE DE SACY.

Paris, 15 Messidor an 10
[4 Juillet 1802].

MONSIEUR,

J'ai lu avec la plus grande attention et avec un égal intérêt votre travail sur l'inscription Égyptienne du monument de Rosette, et j'ai admiré dans l'analyse que vous m'avez offerte d'un assez grand nombre de mots de cette inscription, la sagacité avec laquelle vous avez lutté contre les difficultés sans nombre que présente l'écriture de ce monument. Peut-être même n'hésiterois-je pas à dire que vous m'avez convaincu de la vérité de vos résultats, et à placer votre alphabet Égyptien à côté de celui de Palmyre, c'est-à-dire, au nombre des découvertes qui ne laissent plus aucune prise à la critique et à de nouvelles conjectures, si un reste d'attachement aux premières idées que ce monument m'a suggérées,

suggérées, et que j'ai exposées, quoique en tremblant, dans ma Lettre au C.en Chaptal, n'enchaînoit, en quelque sorte, mon suffrage, et ne m'empêchoit d'acquérir à cet égard une pleine conviction. J'ai tâché, il est vrai, de me dépouiller de tout préjugé, et d'apporter à la lecture et à l'examen de votre travail un esprit parfaitement libre et un jugement impartial; mais je n'oserois pas répondre que j'y ai bien réussi. Néanmoins, puisque vous desirez que j'entre dans quelques détails, et que je vous rende compte de l'effet que votre analyse a produit sur moi, je vais tâcher de vous satisfaire en peu de mots.

Rien ne m'a plus frappé dans cette analyse que le succès des combinaisons qui vous ont mené à reconnoître tous les noms propres contenus dans cette partie du préambule du décret, qui sert à en déterminer la date : *Aëtès étant prêtre d'Alexandre..... Pyrrha fille de Philenus étant athlophore de Bérénice Évergète... Aréia fille de Diogène, canéphore d'Arsinoë Philadelphe... et Irène fille de Ptolémée, prêtresse d'Arsinoë Philopator.* L'ensemble de cette phrase retrouvée dans l'inscription Égyptienne a presque forcé mon assentiment; et peut-être, si votre travail n'eût

embrassé que cette seule portion de l'inscription, m'auriez-vous entièrement convaincu. Ce n'est pas que plusieurs des mots qui composent cette phrase, examinés séparément, ne me présentent des difficultés ; mais il me semble nécessaire de les sacrifier à l'évidence qui résulte de la masse, et sur-tout du retour régulier du sigle ou monogramme auquel vous donnez la valeur du mot *fille*, et qui a certainement cette valeur, quoiqu'il soit permis de douter que les traits qui le composent forment le mot Égyptien ⲧϣⲉⲣⲓ. Il n'y a assurément rien à dire contre les suppositions par lesquelles vous substituez le Π au Φ, le Τ au Δ et le Κ au Γ; et c'est une des idées les plus heureuses que vous ayez pu employer pour vous frayer la voie au déchiffrement de cette inscription.

Vous serez surpris, après l'aveu que je viens de faire, que je ne sois pas également entraîné par l'analyse que vous donnez du nom d'*Alexandre*. Je vous avoue que ce qui m'arrête principalement, c'est la manière dont vous supposez que les lettres sont groupées dans ce mot. Il est vrai que vous déterminez la place que doit occuper ce nom propre d'une manière qui ne semble pas permettre de le chercher ailleurs, ni de supposer

qu'il occupe plus d'espace que celui dans lequel vous le circonscrivez : il est également vrai que cet exemple n'est pas unique, et que vous en produisez plusieurs autres dans la suite de votre travail ; mais ni celui-là ni les autres n'ont encore pu vaincre entièrement ma répugnance pour cette supposition. Je ne doute pas néanmoins que bien des personnes ne la trouvent plus plausible que celle que j'ai proposée, en admettant qu'il y avoit, dans cette inscription, des lettres capitales employées pour distinguer les noms propres.

Un autre endroit foible de votre analyse, ce sont les figures auxquelles vous assignez la valeur de voyelles. Il semble, à cet égard, qu'il y règne un peu trop d'arbitraire. Je sens très-bien cependant que si la valeur des consonnes est une fois déterminée, les difficultés sur lesquelles j'insiste ne doivent pas vous arrêter, et peuvent se résoudre par diverses suppositions très-plausibles.

Je ne doute pas, Monsieur, d'après ce que vous m'avez communiqué de vive voix, et que j'ai vérifié avec vous, du moins en partie, sur l'inscription, que vous ne parveniez à déterminer avec une vraisemblance qui approche de bien près de la certitude, les portions de l'inscription Égyptienne qui répondent à chaque mot de

l'inscription Grecque ; d'où il résultera qu'il y a entre ces deux inscriptions une correspondance bien plus exacte que je ne l'avois imaginé. Cette partie de votre travail ne peut être soumise aux savans que quand le monument entier sera gravé ; et vous auriez besoin vous-même, pour lui donner toute sa perfection, d'une copie plus nette et plus distincte dans toutes ses parties, que celle que je vous ai communiquée, et dont vous avez fait un si bon usage, ou d'un plâtre pris sur le soufre du C.en Raffeneau de Lille.

Vous vous êtes tellement familiarisé avec la langue Copte, par la lecture des manuscrits nombreux qui de la bibliothèque du Vatican ont passé dans la Bibliothèque nationale, que personne n'est plus en état que vous d'appliquer cette langue, indubitablement formée des débris du langage des Égyptiens, aux monumens de l'ancienne Égypte ; et notre inscription, dont le sens est déterminé par l'inscription Grecque, vous offre une occasion précieuse d'exercer sur ce point votre critique, et de déterminer jusqu'où l'on peut compter sur le copte pour recréer l'ancien idiome de ce peuple célèbre. Vous n'avez qu'effleuré ce sujet dans votre Lettre : mais je sais que l'analyse de l'inscription vous a déjà donné

un assez grand nombre de mots Coptes, malgré les imperfections de la copie; et plus vos découvertes en ce genre se multiplieront, plus elles prouveront la certitude de cette analyse, la bonté de votre alphabet, et le tort que j'ai de ralentir peut-être votre zèle par de mauvaises difficultés. Je dis *mauvaises*, parce que j'ai un pressentiment qu'elles disparoîtront, comme les astres de la nuit disparoissent devant la lumière du jour (passez-moi cette phrase Orientale), quand votre patience et votre sagacité auront triomphé de quelques obstacles qui embarrassent encore votre marche; et qu'il ne me restera tout au plus que le mérite d'avoir défendu long-temps une mauvaise place, et d'obtenir une capitulation honorable.

Quoi qu'il en soit, je vous engage fortement, Monsieur, à faire jouir les savans du travail intéressant que vous m'avez communiqué, et à ne pas attendre pour cela que vous puissiez lui donner plus de développement à l'aide d'une gravure complète du monument, et que vous ayez vaincu toutes les difficultés. Si, comme je le présume, cette publication fait tort à mes conjectures, je trouverai au moins un dédommagement flatteur dans le témoignage public de votre estime et de votre amitié; et je croirai

partager la reconnoissance et les applaudissemens auxquels vous avez droit, comme je partagerai bien sincèrement la satisfaction que vous pourrez en ressentir.

Si vous vous déterminez à publier la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je serai flatté que vous vouliez y joindre ma réponse; ce qui m'assurera l'avantage d'avoir le premier applaudi à votre travail.

Agréez, Monsieur, l'hommage de mon estime et l'assurance de mon parfait dévouement.

SILVESTRE DE SACY.

ⲁ … (a long … fin.

ⲃ …

ⲅ … (κ)

ⲇ … (τ) … med.

ⲉ … (a

ⲍ … π)

ⲏ …

ⲑ …